

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 24 (2012)
Heft: 94

Artikel: "Globi est un Afro-Suisse"
Autor: Hafner, Urs / Purtschert, Patricia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-970923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



«Globi est un Afro-Suisse»

Globi a donc fait des progrès ?

De prime abord, son attitude est en effet moins raciste. Mais l'action présente certaines continuités coloniales: son avion vient à peine d'atterrir que Globi se pose déjà comme un sauveur, qui explique aux Africains comment s'y prendre pour protéger leurs rhinocéros. On n'échappe pas non plus à la crapule de bas étage sortie tout droit des archives coloniales, sauf qu'il ne s'agit pas d'un Africain, mais d'un Chinois, incapable de prononcer les «r» et qui mange des insectes et du chien.

Que disent les livres pour enfants de la mentalité de leur époque ?

Ce ne sont pas des sources politiques au sens étroit du terme. Mais ils reflètent certaines représentations sociales et postures politiques. L'histoire du Chinois, qui mène des activités criminelles en Afrique de l'Est, rejoint la perception actuelle du rôle de la Chine en Afrique.

Globi est un être hybride, mi-animal mi-humain. Et ce serait malgré tout un mâle colonialiste ?

C'est encore plus complexe: Globi est en fait un perroquet originaire d'Afrique, du moins dans l'une des histoires originales. Il éclot d'un œuf dans le Sahara et s'envole de là vers la Suisse. C'est donc un Afro-Suisse. Il a été lancé dans les années 1930, en tant que figure publicitaire, par la chaîne de magasins Globus, qui voulait faire connaître à un public plus large ses marchandises, et notamment ses denrées coloniales, comme le cacao, le café, le thé ou le coton. Le nom de l'entreprise Globus véhicule l'élargissement global de ce segment de marchandises et donc la mondialisation. En même temps, le perroquet devenait populaire comme animal domestique. L'origine hybride de Globi ne signale donc pas une combinaison afro-européenne, mais l'ancrage croissant de l'exotisme colonial dans la culture quotidienne suisse.

Même si elle n'a jamais eu de colonies, la Suisse entretient une tradition colonialiste, affirme Patricia Purtschert, philosophe.

Par Urs Hafner. Photo: Peter Lauth

Patricia Purtschert, vous avez analysé les livres pour enfants où le perroquet «Globi» voyage en Afrique. Comment se comporte-t-il là-bas ?

Globi se rend régulièrement en Afrique. Au fil des décennies, son comportement a changé. Lors de son voyage autour du monde de 1935, il se montre sous un jour clairement colonialiste. Il s'arroge, comme allant de soi, le droit de pénétrer dans un territoire inconnu, il porte un chapeau de chasseur, une arme et une ceinture à munitions. Son rapport aux Africains – le

plus souvent des guerriers à demi-nus et, naturellement, des cannibales – est irrespectueux. Il retire ses colliers à une Hottentote et les lui lance ensuite à la tête, comme si elle était la tige d'un jeu de lancer d'anneaux. Dans «Globi chez les rhinocéros», de 2007, il fait preuve d'un certain respect dans ses rapports avec les populations locales. Les Africains ne sont plus montrés comme les représentants typés d'une race primitive, mais comme des individus qui vivent dans un monde moderne et urbain.

Notre pays n'a jamais eu de colonies, et pourtant, vous avez découvert ici de nombreuses traces coloniales. Dans quelle mesure la Suisse était-elle et est-elle encore partie intégrante du colonialisme européen ?

La Suisse n'a pas été une puissance coloniale territoriale, mais elle était impliquée dans le colonialisme européen. Mon intention n'est en aucun cas d'estomper les différences entre notre pays et les puissances coloniales.

Des analyses d'histoire économique montrent cependant que certains acteurs helvétiques étaient bien plus engagés qu'on ne l'imaginait dans le commerce d'esclaves transatlantique. Si l'on peut certes objecter qu'il s'agissait d'une affaire économique, on ne parvient cependant pas à tirer de frontière claire entre économie privée et politique d'Etat, car les familles fortunées actives dans le commerce des denrées coloniales et le commerce transatlantique d'esclaves étaient la plupart du temps très influentes au niveau politique également.

Ma recherche ne cible pas ces imbrications, mais le colonialisme culturel. Les images et les discours coloniaux restent très répandus en Suisse, de manière analogue à ce qu'on observe dans le contexte allemand, français ou anglais. Le post-colonialisme est quelque chose de transnational, qui présente en même temps des spécificités nationales. Pour saisir cette relation, j'utilise dans mon travail le concept de « Suisse post-coloniale ».

Dans quels domaines l'attitude colonialiste de la Suisse vous a-t-elle particulièrement frappée ?

Patricia Purtschert

Patricia Purtschert est collaboratrice scientifique à la chaire de philosophie de l'EPFZ et membre du Centre d'histoire du savoir, à Zurich. Elle a étudié, entre autres, à l'University of Ghana, à Legon, et suivi l'enseignement de Judith Butler, à Berkeley. Dans le cadre de son projet Ambizione, elle étudie le « colonialisme suisse sans colonies ».

Je suis impressionnée par la force avec laquelle on refuse d'aborder ne serait-ce que la question du colonialisme et du racisme. A côté du racisme explicite, il existe en Suisse un racisme quotidien, largement ancré et vraiment tabou. En réaction à mon travail, on me dit souvent : mais c'est fini depuis longtemps, la Suisse n'a rien à voir avec le colonialisme ; tout ce que vous voulez, c'est traîner notre pays dans la boue ; vous voulez nous priver de la princesse nègre du carnaval de notre enfance ... C'est de la nostalgie coloniale. Les réactions sont très émotionnelles. Je ne conteste pas qu'il soit difficile de se pencher sur ce thème, mais en Suisse, on préfère se retirer et dire que cela ne nous regarde pas.

Pourquoi ?

Comme la Suisse n'était pas une puissance coloniale, elle a été à peine confrontée aux conséquences du colonialisme au fil de la décolonisation. Mais certains schémas continuent d'être reproduits. On réfléchit souvent dans une logique de développement : l'Occident est en tête, et les autres sont restés coincés quelque part dans le processus de modernisation, ou ont encore un long chemin à parcourir.

Ce thème est déjà abordé chez Hegel, et j'y suis confrontée presque chaque jour en lisant le journal. En termes philosophiques, je suis frappée de voir à quel point on est souvent incapable de penser l'Autre comme véritablement autre, sans le ramener à sa propre évolution, à un stade préliminaire de soi-même. Dans l'Autre primitif, c'est sa propre histoire et sa propre origine que l'on veut voir : d'où la fascination de l'exotique. Dans le même temps, on dévalorise l'Autre, parce qu'on le considère comme primitif. Cette ambivalence caractérise le rapport à l'étranger jusqu'à aujourd'hui.

Des citoyens engagés ont récemment exigé que le pic Agassiz soit rebaptisé pic Renty. Ils estiment que cette montagne ne devait plus rappeler Louis Agassiz, un scientifique raciste du XIXe siècle, mais Renty, l'esclave congolais inconnu dont Agassiz s'était servi comme objet d'étude. Cette action ne sert-elle pas ceux qui refusent d'être empêtrés dans le colonialisme ?

Ce sont des questions que nous devrions davantage négocier avec les personnes qui ont été exposées aux conséquences du colonialisme. Mais en Suisse, cela ne se fait quasiment pas. L'action du pic Renty peut être vue comme une tentative proactive de porter sur la place publique la discussion sur le colonialisme suisse. Le sacrilège, qui consiste à rebaptiser une montagne suisse en lui donnant le nom d'un esclave africain, a constitué un coup intéressant et a suscité de nombreuses réactions.

« Je suis impressionnée par la force avec laquelle on refuse d'aborder ne serait-ce que la question du colonialisme. »

Aujourd'hui, on nous dit souvent que les problèmes existent seulement depuis que l'immigration venue d'Afrique et d'Asie s'est intensifiée. C'est inexact. D'abord, la xénophobie envers les Italiens était énorme, dans les années 1970. Ensuite, il existe des traditions de pensée qui remontent au colonialisme et continuent d'avoir un impact beaucoup plus fort que nous ne l'imaginons. Ces prémisses post-coloniales compliquent considérablement la coexistence démocratique en Suisse.

Votre travail relève des études postcoloniales, un nouveau domaine de recherche en sciences culturelles. Pourrait-il aussi se révéler fructueux pour les sciences naturelles ?

Absolument. Le fait de soustraire ou d'écarter le savoir des autres – astronomique, mathématique ou médical – est l'une des conséquences du colonialisme. Or, en botanique, en zoologie ou en géologie, par exemple, le savoir prétendument européen est souvent né d'une collaboration avec les colonisés. L'idée selon laquelle les scientifiques européens se seraient rendus sur d'autres continents et y auraient fait de la recherche en solitaire est colonialiste, elle aussi. Les non-Européens ont profondément participé à l'émergence du savoir moderne. ■